Chapitre 1
20 février 1902,
Grisvent, Normandie.

Entouré de piles d'énormes livres masquant presque entièrement le bureau sur lequel j'étudie un volume traitant d'anatomie humaine, je retire mes lorgnons afin de me frotter les paupières. Les longues heures de lecture éclairé par la flamme de ma lampe à pétrole épuisent mes yeux. Je m'étire un peu et jette un œil à la montre à gousset en argent que mon père m'a offerte pour mes vingt ans. Deux heures trente-cinq du matin. Pas étonnant que je commence à sombrer.

Laissant mon poste de travail tel quel, je quitte ma chambre et descends le grand escalier blanc de la demeure familiale. Les visages sévères de mes ancêtres se succèdent sur le mur de gauche et certains me donnent toujours froid dans le dos : l'arrière grand oncle Auguste Mérignan et ses rares cheveux plaqués sur le crâne, une fine moustache étudiée lui bordant les lèvres, les joues creuses et les pommettes saillantes, sa peau pâle contrastant avec le noir intense de son regard. C'était un homme sombre, secret, qui savait se montrer sévère, m'a-t-on rapporté autrefois.

Ma grand-mère paternelle, née Louise-Anne de Sombrefort, lui ressemblait beaucoup, bien que leur sang n'ait en commun que la couleur : la même pâleur, la même étincelle froide et lugubre semblait habiter son regard. Je n'aurais pas aimé être celui qui a peint leur portrait, et me retrouver en face de ces créatures graves et immobiles des heures durant...

En entrant dans la cuisine douillette aux poutres apparentes et aux multiples casseroles et marmites décorant les murs de pierre, je me retrouve nez à nez avec ma mère, vêtue d'une épaisse robe de chambre, sa longue crinière brune libérée dans son dos. De la fumée s'échappe d'une grande tasse de lait posée devant elle.

— Insomnie ? l'interrogé-je.

— Je suis préoccupée par ton état de santé, Georges. Tu te couches de plus en plus tard, tu ne quittes pas ton bureau... Tu ne tiendras jamais longtemps à cette allure, mon fils.

— Mère, j'ai beaucoup à faire, si je veux réussir mon année de médecine, je ne veux pas décevoir Père ! Nous sommes déjà en février, les examens approchent...

— Ecoute-moi, Georges. J'ai récemment eu des nouvelles de mon frère Apollinaire, te souviens-tu de lui ? me demande-t-elle d'un ton très doux.

— Le pêcheur qui vit en Bretagne ?

— Lui-même. Il a perdu sa femme et son fils l'année dernière, à seulement quelques semaines d'intervalle. Il ne serait pas contre un peu de compagnie. Je lui ai dit que tu travaillais beaucoup, et il a gentiment proposé de t'héberger quelques jours chez lui. Ça vous ferait le plus grand bien à tous les deux. Demain matin, tu feras donc tes bagages et tu partiras pour Qouarec une semaine complète.

— Mais Mère, c'est impossible, je... tenté-je, quelque peu désemparé.

— J'irai personnellement m'entretenir avec le Directeur de ton école, me coupe-t-elle, et lui expliquerai que mon frère a grand besoin de secours actuellement, et que mon dévoué fils semble tout à

fait indiqué pour gérer cette situation. Maintenant, retourne te coucher, termine-t-elle d'un air décidé, visiblement satisfaite.

— Bien, Mère, lâché-je, résigné.

Avec elle, pas la peine d'argumenter. Tout est décidé. Cela fait donc un bon moment qu'elle complote dans mon dos. Très bien, je me rends, de toute manière, je n'ai pas vraiment le choix. Père est en déplacement, inutile donc d'espérer un quelconque soutien, et je n'ai aucunement l'intention de me fâcher avec ma mère. Je saisis la tasse de lait qu'elle pousse vers moi et quitte la pièce non sans l'avoir saluée d'un bref hochement de tête.

De retour dans ma chambre, je pose la tasse tiédie sur mon bureau et soupire longuement, une main sur la nuque. Je reste pensif un moment, tout enthousiasme envolé à l'idée de la journée qui m'attend. Je vide mon lait d'un trait, revêts une tenue de nuit et me couche dans mon grand lit à baldaquin. Le moelleux de mon oreiller en plumes d'oie me rappelle que j'ai une fois de plus repoussé le sommeil trop longtemps.

Le lendemain matin, quelques coups vifs à ma porte me réveillent. J'écarte l'épais drap beige de mon visage et m'écrie :

— Entrez !

Madame Hauterive, la gouvernante de la maison que je connais depuis toujours, pénètre dans la pièce, un plateau d'argent dans ses petites mains potelées.

— Bonjour, Monsieur Georges. Madame votre Mère souhaite que vous soyez prêt à partir pour 10h30. Le train pour Saint-Malo part à 11h, annonce-t-elle un peu contrariée (par mon départ, sans doute) avant de déposer son fardeau sur une pile de livres posée sur mon bureau.

— Vraiment, Monsieur Georges, il faut ranger tout ce fatras ! Je ne comprends même pas comment vous réussissez à travailler dans un tel environnement ! S'exclame-t-elle en désignant l'ensemble de mon poste de travail d'un grand geste du bras.

La grise lumière du jour filtre légèrement derrière les lourds rideaux rouges encadrant la fenêtre, baignant le visage de madame Hauterive d'un voile d'ombre sanglant. Effrayant...si je n'en avais pas l'habitude.

— Ne vous en faites pas, de toute façon, je compte emporter certains de ces volumes. Je suis sûr que mon bazar va vous manquer, et que ma chambre va vous paraître bien vide, après mon départ.

— Hum ! A peu près autant que de récupérer vos tâches d'encre sur vos manches ou de tomber sur vos images de cœur humain ou de cervelle !

J'éclate de rire et m'extirpe du lit, avant de m'étirer longuement, faisant ainsi craquer quelques-unes de mes articulations, sous les grimaces de la gouvernante.

Cette dernière ouvre les rideaux et quitte la pièce de ses petits pas pressés. Son chignon blanc et bas est impeccable, comme d'habitude. Je m'installe au bureau, saisis le plateau et entame mon petit-déjeuner : deux grandes tranches de pain grillé sur lesquelles est étalée de la confiture de prunes. A côté, servi dans une belle tasse de porcelaine blanche, un bon café bien chaud et parfumé. De quoi dissiper la brume matinale de mon esprit.

Une fois rassasié, je saisis le broc de porcelaine plein posé sur la commode et verse de l'eau dans ma bassine de toilette, puis je me prépare, m'habille pour le voyage et taille soigneusement la moustache que j'ai commencé à laisser pousser il y a maintenant

quelques mois. Je récupère ma montre sur le bureau, elle indique 9h32. Il est plus que temps d'empaqueter mes affaires.

Pendant ce temps, j'entends Madame Hauterive s'affairer à l'étage, dans les chambres.

Il est 10h17 lorsque je descends l'escalier, chargé de deux lourdes valises que je pose dans le grand hall d'entrée. Monsieur Herbert, notre majordome, un bel homme brun plutôt grand et large, âgé d'une quarantaine d'années, avance vers moi droit comme un i, et me salue avec son sérieux habituel. Un air de piano s'immisce timidement jusqu'à nous depuis la salle de musique.

— Bonjour, Monsieur.

— Bonjour, Antoine, dis-je machinalement.

— Votre mère m'a chargé de vous conduire à la gare pour 10h45. La voiture est prête. Je vais y porter vos bagages. Nous partons dans quinze minutes.

— Bien. Je salue Mère et je suis à vous, annoncé-je avant de me diriger vers la salle de musique.

Les notes du piano résonnent de plus en plus fort à mon approche. En ouvrant la double porte blanche menant à la grande salle, ma mère, installée devant l'imposant instrument trônant au centre de la pièce, se tourne vers moi sans interrompre sa mélodie et me sourit.

— Georges ! Enfin, te voilà. J'ai failli demander à madame Hauterive de t'aider à enfiler ton pantalon, plaisante-t-elle.

— Bonjour, Mère, dis-je, avant de m'avancer vers elle pour lui déposer un baiser sur la joue.

— Je ne suis même pas en retard ! Continué-je en feignant l'indignation.

— Non, pas cette fois, c'est vrai, mais j'avais très envie de te taquiner, répond-elle souriante, avant de se tourner vers moi, cessant de laisser aller ses longs doigts sur le clavier. Elle est encore jolie, avec sa mince silhouette serrée dans le corset de sa robe bleu nuit, et ses fines rides de sourire lui bordant les paupières. Elle se lève et me serre contre elle un bref instant. Elle sent le café et la sécurité.

— Georges, surtout, ne te laisse pas affecter par le caractère bourru de mon frère. Il sait être incisif et revêche, mais c'est un homme bon.

— Bien, j'en prends note, Mère. Je te rapporterai un petit souvenir, comme le scalp d'oncle Apollinaire s'il s'avère insupportable, dis-je, narquois.

— Georges ! S'exclame-t-elle, faussement indignée.

Pouffant de rire, je m'éloigne pour rejoindre le hall, où Antoine m'attend chargé de mon manteau et de mon chapeau. Dehors, le temps se révèle peu clément : un vent froid accompagne une averse aux lourdes gouttes qui vous fait hâter le pas et vous gèle les os. Je grimpe dans la voiture, le majordome referme la portière derrière moi. Nous avançons au rythme des deux chevaux clapotant dans les flaques d'eau naissantes. Je pense au pauvre Antoine, assis à la place du cocher, ne disposant pas comme moi d'une protection contre la pluie. Je suppose qu'il en a pris l'habitude.

Certaines rues de Grisvent ont besoin d'un rafraîchissement. La voiture subit quelques cahots, me malmenant à l'intérieur.

Après s'être arrêté devant la gare, Antoine m'aide à sortir de notre véhicule, et une fois les derniers détails de mon voyage réglés en gare, il charge mes lourds bagages dans le train. Nous nous saluons et je m'installe le plus confortablement possible dans l'un des wagons tandis que mon cocher s'éloigne en pressant le pas. Le trajet est long

sur la banquette en bois et parfois le sifflet du train me sort de ma torpeur. Le journal me tient compagnie un moment, puis j'observe le paysage défiler par la fenêtre. Une jeune et jolie femme blonde au parfum de rose est assise face à moi. Elle semble absorbée par la lecture d'un roman.

Vers le milieu de l'après-midi, après un sandwich au jambon fumé et quelques arrêts en gare, le train termine sa course pour moi dans la ville de Saint-Malo, où le temps semble un peu moins perturbé qu'à Grisvent. Après être descendu, chargé de mes valises, je me mets en quête d'une voiture libre.

Quelques-unes, garées en file indienne un peu plus loin, attendent des passagers. J'avance vers l'une d'elles et le cocher me décharge de mon fardeau.

— Il faudra encore pas loin d'une heure pour arriver à Qouarec, m'annonce-t-il.

Nous longeons la côte balayée par le vent au rythme des grincements de la banquette; la mer est grise et je trouve ses vagues agitées apaisantes. Le ciel s'assombrit sur la route, et lorsque la voiture s'arrête enfin, me laissant courbatu, le paysage semble gris et éteint.

Merci d’avoir pris le temps de lire cet extrait. Vous pouvez me donner votre avis, ou laisser un commentaire sur ma page Facebook, ou par mail : fabienne.lejamble@gmail.com